

## Le Portugal et la mer

QUAND LES PORTUGAIS, au 12<sup>e</sup> siècle, ont ouvert, pour la première fois, leurs yeux à la lumière de la nationalité, ils ont vu devant eux deux infinis : le ciel et la mer. Dès lors un grand espoir commença de frémir dans les pages de leur histoire, aller toujours plus haut et plus loin.

Mais les Arabes étaient encore maîtres des contrées du sud et s'opposaient à l'expansion des Lusitaniens jusqu'à la partie de l'Atlantique qui donne accès à la Méditerranée. D'ailleurs, adorateurs du Croissant, leurs vœux et leurs aspirations ne s'élevaient guère au de là de la lune, ce qui ne pourrait combler les désirs et les aspirations des Portugais, dont le rêve avait une dimension chrétienne et, de ce fait, avait acquis une ampleur plus vaste, car tout ce qui n'était que matérialisme — fût-ce une planète, fût-ce le scintillement des étoiles — ne comblait pas le cœur des Portugais, ni ne rassasiait leurs âmes.

A l'instar de Constantin, peut-être simplement pour déclencher le même effet psychologique, ou peut-être parce que le prodige s'est vraiment renouvelé, Dom Afonso Henriques a proclamé avoir aperçu, dans le ciel de Ourique, une croix lumineuse accompagnée de la légende annonciatrice du triomphe, *In hoc signo vinces*. Et le fait est que cette Croix de Ourique a fini par électriser les foules chrétiennes dans la lutte contre les Sarrasins les obligeant, sous le règne de Dom Afonso III, à céder l'Algarve, qu'ils avaient occupé jusqu'alors. Par conséquent rien ne s'interposait plus entre les Portugais et la mer, depuis Caminha, tout au nord, jusqu'à l'embouchure du Guadiana, au sud.

L'océan était donc devenu leur voisin et leur ami, il leur fournissait une part considérable de leur nourriture, son air et son eau salée leur étaient bénéfiques et, de plus, il signifiait pour nos aïeux le rêve et la tentation.

Le long de la côte de petits voiliers s'adonnaient à la pêche, activité qui s'est prolongée jusqu'à nos jours sur tout le littoral portugais, et pour laquelle on emploie plusieurs sortes de bateaux : la chaloupe de Póvoa de Varzim, d'environ 6 mètres de long, et dont l'équipage porte de gros chandails tricotés en laine blanche et brodés au point de croix, le plus souvent de rouge et de noir ; les bateaux de *armação* de Espinho, pêchant à la traîne rapportant au rivage des filets, pleins de belles et frétilantes sardines argentées, que plusieurs paires de boeufs tirent ensuite patiemment vers le sable blond ; les bateaux de Nazaré, de São Pedro de Moel et de Mira, dont les pêcheurs portent, bien enfoncés sur leur tête pour que le vent ne les emporte pas, leurs bonnets caractéristiques de laine noire, semblables à de longs bonnets de nuit terminés par un pompon, qui étaient en usage au temps de nos ancêtres, et leurs blouses aux gros carreaux écossais, les demi-lunes (*meias-luas*) de Caparica, tellement élégantes avec leur proue et leur poupe qui se découpent, gracieusement, sur le vert émeraude des eaux transparentes. Et encore les bateaux de l'Algarve, consacrés plutôt à la pêche au thon l'une des plus caractéristiques et mouvementées de nos pêches.

Loups de mer par excellence, hâlés par le beau soleil du Portugal, bravant les flots démontés, les rafales de l'ouragan, les surprises des nuits de tempête, jurant quand le poids des filets surchargés leur demande un effort surhumain, tombant à genoux et implorant Notre Dame des Navigateurs sitôt que le naufrage les menace, ainsi nos pêcheurs peinent-ils dans les durs travaux de la pêche qu'ils apportent vers la plage où les femmes les attendent pour saler les sardines et les entasser dans des paniers

qu'ensuite on transporte jusqu'aux bateaux fluviaux: le *rabêlo* du Douro, un bateau dont les lignes sveltes et bien cambrées nous rappelle l'élégance des barques phéniciennes — et peut-être celles-ci sont-elles leurs arrière-grand'mères — la frégate du Tage, les *balboeiros*, ainsi que les petits bateaux du Minho, du Sado, et du Guadiana. Sillonnant les fleuves ils emportaient les précieuses sardines jusqu'aux plus petits villages riverains où les attendaient de modestes marchands de poisson qui, d'habitude, les chargeaient sur le dos d'un âne bourru et mélancolique pour aller les vendre aux foires de l'intérieur pour le grand plaisir gastronomique des populations montagnardes ou celui des habitants des plaines du sud.

De nos jours les choses ne se passent plus de même, bien entendu, car les bateaux à rames destinés à ces travaux de pêche sont aujourd'hui assez rares, la plupart étant munis de moteurs. Aujourd'hui presque tout le poisson est pêché par des chalutiers à moteur et, après congélation est acheminé, dans des voitures frigorifiques, vers tous les marchés du pays et les usines de conserves, une des plus importantes exportations nationales, surtout en ce qui concerne les sardines, poisson le plus abondant du littoral portugais. L'excédant est alors porté par de vieux camions poussifs — à peu près comme dans le bon vieux temps, avec la différence qu'aujourd'hui la vitesse des voitures remplace la nonchalance philosophique des ânes — vers les villages et les hameaux les plus éloignés, pour ravitailler le menu peuple.

La mer nous fournit aussi des engrais. Un bateau qu'on appelle *sapata* — ce qui veut dire, traduit littéralement, soulier plat, et dont le nom vient de ce qu'il n'a pas de quille — ainsi qu'un autre appelé *moliceiro* — de *molicho* varech — sont employés pour la récolte du varech, ces algues de mer très recherchées pour la fertilisation du sol.

MAIS RETOURNONS AU TEMPS JADIS. La mer, répétons-le, a donc été le rêve et la tentation de nos aïeux. Debout sur le cap le plus méridional du Portugal — la pointe de Sagres, tout au bout de l'Algarve — notre Infant Dom Henrique rêvait, face à la mer, taciturne et silencieux, laissant le voile de son grand chapeau noir aux larges bord flotter au souffle du vent.

Les premières caravelles étaient parties pour Ceuta. Une ère nouvelle s'annonçait déjà, dévoilant un monde jusqu'alors inconnu et obscur. On allait braver la mer encore plongée dans les ténèbres du mystère, on allait combattre ses monstres fantastiques et redoutables.

Le Portugal devient alors une sorte de vaisseau accosté au quai de l'Europe, la *Nef Catherinette* de la geste populaire. A la poursuite de son rêve il ne s'arrête plus, il fait la navette entre la Guinée et le Cap de Bonne Espérance, il part aux Indes à la recherche de Preste Joam, va jusqu'aux îles atlantiques, jusqu'au Brésil, il y attire les marins assoiffés d'inconnu et d'aventures, les missionnaires avides de sacrifices, et, déployant la Croix sur les grandes voiles tendues de ses vaisseaux, il se fait un devoir de christianiser les peuplades "sauvages" selon sa devise immortelle, "toujours plus haut et plus loin".

Au retour, il ramène des gens étrangers et bizarres, des spécimens d'une flore nouvelle, des épices odorantes, des tapisseries précieuses, des soieries, des damas

bleus et vieil or. Il favorise le commerce, élargit ses domaines, l'Évangile a été prêché jusqu'au bout du monde.

Le Portugais Fernão de Magalhães fait, pour la première fois, le tour du monde, sur un bateau de la flotte castillane, et le génois Christophe Colomb, époux d'une Portugaise, après avoir obtenu de son beau-père et de ses beaux-frères des révélations importantes concernant notre science nautique et géographique, découvre l'Amérique, aux gâges du roi de Castille.

Afonso de Albuquerque, remarquant, aux Indes, une certaine tribu dont les femmes sont de très bonnes mères, ainsi que d'habiles ménagères, essaie d'encourager le mariage des marins portugais avec ces jeunes filles, pour qu'une lignée de métiers puisse, à la longue, affermir, après l'occupation portugaise, l'intégration des deux races. Un événement d'une aussi grande portée a dû se produire également en Afrique et au Brésil.

La mer est, de plus en plus, le pivot de la vie portugaise, son influence se fait sentir jusque dans le langage populaire et, par exemple, l'expression *naquela maré* — qui signifie "à ce moment-là" — est encore courante aujourd'hui. Le mot "moment" y est transcrit par celui de "maré", qui se rapporte à la mer comme "marée" en français. De même les dictons populaires sont nombreux à s'y référer, tel celui-ci: *grande nau grande tormenta*, qui peut se traduire littéralement par "grand vaisseau, grande bourrasque", dont l'équivalent est en français, "grande fortune grande servitude."

L'architecture n'a pas échappé non plus à l'influence aride de la mer sur la vie portugaise. Le style manuélín en est une preuve, avec ses cordages, ses voiles, ses poulies, ses vergues, ses coquillages, surmontés de la Croix magnifiquement taillés dans la pierre, formant un assemblage d'un art tellement parfait qu'on s'étonne aujourd'hui que les hommes de ces temps reculés — que d'aucuns considèrent comme un peu barbares par rapport à notre technique, à notre science, à notre savoir modernes, en somme, à tous nos raffinements actuels — aient été capables de concevoir, de construire et d'ériger des monuments aussi grandioses, aussi nobles et, par conséquent, aussi célèbres que les Jerónimos et la Torre de Belém à Lisbonne, le Convento de Cristo à Tomar, et beaucoup d'autres au Portugal.

Mais, hélas, combien de vies ont été sacrifiées, combien de larmes versées, comme on a vécu dans le sang et dans la douleur tout au long de notre tragique Histoire Maritime!

Les vieux marins, de retour à leurs foyers, encore emmitoufflés dans les vieilles couvertures élimées qui les avaient accompagnés dans leurs voyages au long cours, aimaient raconter, assis au coin du feu, les aventures magnifiques et hardies de notre odyssee immortelle, et les mères chantaient, en berçant leurs enfants:

As ondas do mar são brancas  
De noite são amarelas  
Ai da mãe que cria um filho  
Para andar em cima delas!

Ce quatrain populaire, qu'on chante encore de nos jours pourrait être ainsi rendu:

Les flots de la mer sont blancs  
Mais jaunes ils deviennent à la nuit tombante  
Malheur à qui nourrit son enfant  
Pour le donner à la mer mouvante.

La mer est donc aussi, dans la poésie portugaise, un éternel motif d'inspiration, aussi bien dans la poésie populaire qu'érudite. D'ailleurs, sans la mer, notre célèbre poème épique "les Lusiades" n'aurait pas existé, et son auteur, le grand poète Camões, n'aurait peut-être jamais atteint la renommée universelle dont il jouit.

Le Lusitanien, ce méridional de taille moyenne, avec ses cheveux foncés et ses yeux châtons, a fortifié ses muscles autant dans la lutte contre la rudesse des montagnes occidentales de la Péninsule Ibérique que contre les trahisons de la mer.